

JOURNAL LITTÉRAIRE

(FRAGMENTS)

par PAUL LÉAUTAUD

1937

Samedi 21 août. — Donnay publie en volumes ses Souvenirs. Il écrit : « Ceux qui n'ont pas vécu en 1889 n'ont pas connu la douceur de vivre. » Que de gens croiront que cette jolie chose est de lui.

André Rousseaux, rendant compte du livre dans son feuilleton du *Figaro*, fait suivre de ceci : « Sans doute. On a toujours les sentiments du Prince de Ligne pour l'époque de ses vingt ans. »

Je lui envoie, à André Rousseaux, ce petit mot anonyme : « Mais non, Monsieur. Ce n'est pas le Prince de Ligne qui a dit ce que répète Donnay en l'appropriant à sa jeunesse. C'est Talleyrand. Rien d'amusant comme de voir ces attributions que des gens font de travers. Surtout, un critique littéraire. »

J'offrirai aussi cela à Mandin pour le *Sottisier*.

Tantôt, à peine j'étais rentré chez moi, visite de Bachelin, à qui j'ai dit de se promener un jour jusque chez moi, pendant sa *season* à Antony. Il me raconte cent petites histoires, entre autres la suivante, sur Jules Bertaut, qui est, à son avis, un avare de grand format.

Se trouvant un jour avec lui chez le libraire-éditeur Rey, la conversation terminée, comme ils sortaient ensemble, Bachelin invite Bertaut à prendre quelque chose au café. « Je prenais encore du Pernod à cette époque. Je commande donc un Pernod. Quant à Bertaut, mon cher, c'est un repas complet qu'il fit. Je veux dire un énorme sandwich, arrosé de bière, naturellement. Au moment de partir, je vois qu'il fait mine de tirer son porte-monnaie. Je lui dis : « Si vous payez cela, nous reprendrons autre chose, que je vous rende votre politesse. Bertaut me regarde : Vraiment? Vous payeriez autre chose?... Alors, payez cela. » Bertaut, fonctionnaire bien

appointé de l'Assistance publique. Ayant fait depuis un riche mariage. Aujourd'hui successeur de Lenôtre au *Temps*. De ces gens qui écrivent, écrivent, écrivent, pour ne jamais rien dire. » Ce qui est diablement la vérité.

Bachelin a trouvé mon portrait par Emile Bernard très ressemblant. A son départ, comme je m'étais habillé et avais mis mon chapeau pour l'accompagner à la gare : « Tenez, en ce moment, vous êtes tout à fait le portrait par Emile Bernard. »

Bachelin ne doit pas être décoré, il n'a toujours rien à sa boutonnière.

Il gémit beaucoup sur la dureté des temps, ses pertes de collaborations, son existence de gêne. Cherchant, à un moment, ce qu'il a pu gagner avec sa littérature : « Cent mille francs!... Oui!... Peut-être un peu plus?... Peut-être un peu moins?... Ils sont loin, naturellement. »

Cent mille francs! Et il se plaint! Il est vrai que n'ayant pas d'emploi à côté, il a fallu qu'il vive. Mais, « Madame Perdrix », avec son emploi au Crédit Lyonnais, apportait sa part aussi. Toujours si parfaitement mis, vêtements noirs, si soigné, du linge irréprochable, une propreté complète. Elle doit prendre grand soin de lui.

A propos d'Emile Bernard, il a eu récemment une petite histoire. A l'Exposition, un tableau de lui, portant la signature de Gauguin. Il a commencé à protester par une lettre adressée à l'*Action française*. Puis, il a fait remettre au *Mercur*, par Auriant, un long article (quatre pages de la revue), signé Auriant, qui est, en réalité, de lui-même. Le mot : scandale, apparaissant dès les premières lignes, Duhamel a dit non pour la publication, bien que l'article fût déjà composé. Bien que le directeur des Beaux-Arts, Huisman, ne soit pas nommé, il a vu dans cet article une attaque contre lui. « M. Huisman est un fort honnête homme, a-t-il dit à Mandin, et qui fait tout son devoir. » Il faudra que je tâche d'avoir le texte de cet article pour le mettre dans ce *Journal*. On a rarement fait soi-même son propre éloge à ce degré.

Lundi 23 août. — Je joins ici l'épreuve de l'article Emile Bernard, interdit, c'est bien le mot, par Duhamel.

La librairie de Bernard : *Les Libertés Françaises*, occupe un rez-de-chaussée, deux maisons à côté du *Mercur*. Les vitres des fenêtres sont brouillées. Aux vitrines, fermées, en arrière, par des rideaux, un ou deux volumes qui ont l'air d'être mis là au rebut. Impossible de voir à l'intérieur. Aucun mouvement. On ne sait trop ce que c'est : un bordel? — en chômage, encore! — ou une librairie de livres obscènes.

Mercredi 25 août. — Cette dernière nuit, rêve fort agréable, dû certainement à ma privation actuelle et aux idées libertines qui m'occupent plus ou moins. Je me trouvais avec ma mère, telle que je l'ai retrouvée à Calais. Déjeuner ensemble. Après le déjeuner, amour, de la façon la plus vive, de sa part et de la mienne, avec la même ardeur réciproque. Elle était complètement nue, le visage brillant de plaisir. Je l'aurai toujours eue, — en rêve!

Ce matin, lettre de Bachelin. Il n'y a que la première phrase qui soit drôle. Un passage est à retenir, dans un autre sens. Comme il n'a utilisé que le haut d'une page et qu'il n'a plus grand chose à dire, il écrit : Comme il m'est impossible de laisser en blanc une partie de page et de feuille... — et il continue en copiant, dit-il, dans un petit dossier de notes. Toujours le croquant, qui ne veut rien perdre.

Comme le caractère se montre partout!

Vendredi 27 août. — Ce matin, autre lettre de Bachelin. Il a toujours eu la maladie de la persécution et la manie de mettre ses déboires (?), son manque de réussite, sur le compte des autres. Quand je le voyais plus souvent, c'étaient toujours les mêmes acrimonies : les autres ont des collaborations, les autres ont des éditeurs, les autres gagnent de l'argent. Toutes les chances sont pour les salauds. Aujourd'hui, il a l'air d'en vouloir nommément à quelques-uns comme auteurs de tout ce dont il se plaint. Voici un passage de sa lettre :

« Hélas! ce n'est pas Antony seul qui me laisse des loisirs. J'en ai à telle enseigne qu'à Paris, comme ici, je pourrais préparer une œuvre, nettement posthume, à l'intention de cette garce de postérité dont nous avons dit, samedi dernier, dans votre « rue de la Gare », ce qu'il faut penser. Tout en continuant de travailler, — parce que je ne peux rester à ne rien faire, les minutes exceptées, et qui sont nombreuses, où je rêve et rêvasse, — je n'en suis pas moins en chômage. C'est ainsi, et je n'ai pas été le seul à le vouloir. Je le dis comme je le pense : le jour où je serai réduit à la Seine, — à moins qu'un bouleversement général ne me délivre de cette extrémité, — je ne le ferai pas avant d'avoir « descendu » un des galfâtres, margoulins et salaupiauds qui m'ont encerclé. Veuillez croire que j'ai toute ma lucidité d'esprit, mais voilà trop d'années que je tourne autour de cette idée. Je suis muni d'un revolver que j'ai acheté en 1904 et dont je ne me suis jamais servi dans ce cas-là non plus, une fois, — la première et la dernière, — ne sera pas coutume. De toutes les avenues et rues qui s'ouvriraient pour moi, ils ont fait des impasses. Vous m'épargnez la peine de remplacer ce « ils » par des noms que je n'estime pas propres.

D'ailleurs, ce qui simplifiera tout, c'est que sans doute je ne tarderai pas à crever. »

Tantôt, visite de Paul Morisse. Je lui raconte le petit tour de Duhamel renvoyant, sur le sommaire du *Mercure*, mon nom placé dans les premiers par Mandin, dans les derniers. Je lui dis que je me promets bien de dire à Duhamel ce que j'en pense. Il me dit qu'il a tort, que je donnerai à Duhamel motif de se dire, — et de dire à d'autres, peut-être? — « Voyez! ce Léautaud! Quelle vanité! Parce qu'il n'était pas en tête du *Mercure*. » Il me dit aussi : « Duhamel a peut-être fait un effort pour prendre votre article. Il a peut-être été partagé entre la sympathie qu'il a pour vous et l'ennui de prendre votre article. Il a tout de même fait passer la sympathie avant. Moi-même, je ne saurais ce que vous me racontez là, on viendrait me le dire, je me dirais : Je ne reconnais pas Léautaud. Lui qui a si peu de vanité! » J'avais bien pensé moi-même à cette question de vanité, dans ce que je me proposais de dire à Duhamel. Mais les gens qui me connaissent savent si bien à quoi s'en tenir sur moi à ce sujet! Quand même, Morisse m'a développé cela avec tant de nuances, de justesse, que c'est lui qui a raison. Je ne dirai rien à Duhamel.

A noter aussi dans la lettre de Bachelin cet autre passage :

« J'ai relu du Vigny. C'est fort. J'ai trouvé ici un récit des amours de Louis XV. J'ai les rois en horreur, non point parce qu'ils ont été immoraux ou amoraux, immoralistes ou amoralistes, mais parce qu'ils ont été des Tartuffes, au même titre que « le parti prêtre ».

Je crois bien me souvenir que Bachelin a été au séminaire.

Avec Albertine, hier, nous parlions des « nouvelles » du *Mercure*. Je lui disais que j'en ai lu ces derniers temps que j'ai trouvées excellentes, et drôles : *M. Godard*, *M. Antheaulme*. Elle me demande si j'ai lu les *Médecins imaginaires*, signés d'un nom bizarre, un étranger, notamment. Je lis cela, aujourd'hui, après déjeuner. Excellent, d'une jolie veine comique, et tout à fait bien écrit. Je me dis : « Pour un étranger, il connaît vraiment bien le français. » Rentré au *Mercure*, j'en parle à Mlle Naudy, dans les mêmes termes. Elle m'apprend que cette « nouvelle » est d'Achille Ouy, l'ami de Duhamel, « lecteur » au *Mercure*. Cacher ainsi son talent sous un pseudonyme, c'est charmant. Il peut compter que je lui ferai mes compliments. Les gens qui ont ce visage — comme le sien — sont toujours pleins de finesse.

Aujourd'hui, au *Mercure*, lettre d'un sieur Léon Barron, sur papier du journal *Oran-Républicain*, demandant le service

du *Mercur*e pour ce journal, dans lequel il dirige chaque dimanche la « page culturelle ». Je lui ai répondu que nous l'inscrivons volontiers au service des *bonnes feuilles*. Puis, j'ai ajouté : « Mais que veut dire, je vous prie, la *page culturelle*? » La langue française fait décidément des progrès chaque jour.

Pauvres sots! Depuis le ministère de Léon Blum, on trouve ce mot partout. Le ministère Léon Blum n'aura pas peu contribué à abêtir et abaisser la société française.

Dimanche 29 août. — Eté passer l'après-midi chez Bachelin, dans sa villégiature à Antony, où il occupe, pour deux mois, à 250 francs par mois, un pavillon dont sont locataires des compatriotes de la Nièvre.

Fait la connaissance de « Madame Perdrix », qui est affreuse à voir. Marques de l'âge et sorte de décharnement. A-t-elle jamais été jolie? Elle parle peu et paraît avoir du bon sens. Ils étaient assis côte à côte sur un canapé démodé placé contre le mur au fond de la pièce. Bachelin a exprimé à plusieurs reprises devant elle son inquiétude de mourir avant elle et de la laisser sans ressources. Il paraît vraiment y avoir entre eux une grande affection. Je me rappelais en les voyant là tous les deux ce que Bachelin m'a dit un jour dans mon bureau du *Mercur*e, j'ai dû le noter, combien il regrettait de n'avoir pas été tué à la guerre, ayant, dans l'émotion de la mobilisation et de son départ, épousé « Madame Perdrix », qu'il lui fallait, depuis, toute sa raison, souvent, pour ne pas étrangler. « Vous voyez bien qu'il aurait mieux valu que j'aie été tué! »

« Il est vrai que vous pouvez aussi bien partir la première », a ajouté Bachelin. « Madame Perdrix » a répondu : « Je n'y tiens pas. Et même pour vous, cela vaudra mieux. Je sais trop ce qui arriverait. Vous tomberiez dans une ivrognerie complète. »

Le fait est que Bachelin n'a pas cessé, pendant toute la conversation, d'avaler des verres de bière, entremêlés de petits verres de cognac.

Le petit nom conjugal de Bachelin doit être Bobby. C'est ainsi qu'elle l'appelle, et qu'elle le nomme en parlant de lui. Tous les deux se disent : vous.

Bachelin est exaspérant à entendre. Lent d'élocution, bégayant, n'épargnant aucun détail, avec des incidentes à chaque instant souvent plus longues que ce qu'il a à dire, n'arrêtant pas de renifler, défaut (*idem* chez Dumur, chez Rachilde) pour lequel j'ai un dégoût! autant que pour les mouchoirs toujours si malpropres de Vallette. Comme, de plus, il ne raconte guère de choses que je ne connaisse depuis longtemps, je n'ai pu retenir mon impatience à plusieurs reprises.

Il dit que tout ce sur quoi il peut compter pour ses vieux jours, c'est la pension des « Gens de lettres », 300 francs par an, et encore s'il atteint vingt-cinq ans de sociétariat. Comme je lui disais que je n'ai même pas cette perspective, il n'en est pas revenu. 1° : il me croyait certains moyens. 2° : il croyait que le *Mercure* me ferait une pension.

A la vérité, rien de bien intéressant dans tout ce que nous avons dit.

Il m'a mené voir le tombeau de l'acteur Molé (qui avait sa maison de campagne à Antony, elle existe encore, une plaque scellée au mur de l'entrée), en pleine campagne d'Antony, au bord d'un petit filet de la Bièvre, une chose charmante, jolie, d'une architecture de l'époque, et qui doit être entretenue, car l'aspect, le sol autour, la grille d'entourage, sont fort propres. On pense un peu au tombeau de Chateaubriand au Grand Bé. Rien de l'horreur des cimetières. C'est comme un petit pavillon pour soi seul et bien à l'écart. Molé? On peut s'en faire une idée, de nos jours, par Delaunay, qui tenait le même emploi.

Depuis qu'il est à Antony, où il y a des coins charmants, champêtres, ce que je n'aurais pas cru, Bachelin ne rêve que de quitter Paris pour aller vivre dans une banlieue de ce genre. Malheureusement, rien à louer. De plus, loyer probable, vers 4.000. Pas dans ses moyens. Rue Truffaut, il n'a que 2.000. Il dit de plus que s'il se trouve obligé de prendre un emploi, l'habitation en banlieue compliquerait bien sa vie. Bachelin croit-il que des gens de mon âge, même du sien, peuvent trouver un emploi, comme cela, à l'époque que nous sommes?

J'ai voulu le faire parler sur Descaves. Autre surprise, après ce que m'a raconté Deffoux de leurs rapports. « C'est le seul individu dans tous ceux auxquels j'ai eu affaire dont je n'ai pas à me plaindre. Il y a bien eu quelques petites choses... mais cela ne compte pas. »

Il m'a répété l'année de naissance de Descaves : 1861. Donc, soixante-seize ans.

Il est probable que « Madame Perdrix » et lui viendront dimanche à Fontenay, elle m'ayant dit qu'elle n'est pas venue avec lui samedi dernier par crainte de déranger.

Il a dû, par économie, cesser son abonnement au *Mercure*. Je lui ai porté quelques derniers numéros dans lesquels il y a des « nouvelles » qui peuvent l'intéresser.

D'après ce qu'il m'a dit, à propos du roman que va lui éditer le *Mercure* et du contentement qu'il a de voir la maison s'ouvrir pour lui, tous les autres éditeurs seraient fermés pour lui.

Il a un mot qu'il dit à chaque instant et toujours avec

la même intonation : saloperie. Il l'a même dit une fois sur un ton amical à « Madame Perdrix » : « Taisez-vous, saloperie ! » Ce qui porte à se faire une idée de leurs propos dans l'intimité.

Il faut savoir que ce nom : *la Mère Perdrix*, a été donné à Mme Bachelin par l'entourage de Bachelin, en souvenir de Charles-Louis Philippe.

Nous sommes passés, dans notre promenade, devant une vieille jolie maison, avec parc, où se tient, en ce moment, une colonie de vacances d'enfants. Derrière la grille, un groupe de petites filles jouaient à prendre le thé (munies chacune d'un fusil d'enfant). Nous nous sommes arrêtés à les regarder. L'une d'elles, une petite brune, dix ans environ, mince, souple, vive, déjà des manières de femme, extrêmement jolie, déjà mille choses sur le visage.

Je suis allé à Antony, à pied de Châtenay. En arrivant à Antony, chez un mastroquet, un phonographe, je pense, débitait un chant révolutionnaire, d'assez d'allure, chanté par des hommes et des femmes. C'est curieux, comme tous les chants républicains, depuis la *Marseillaise*, que j'avais déjà en horreur étant enfant, sont des chants de massacre.

1946

Samedi 27 avril. — Ce soir, à 6 heures, boulevard Saint-Michel, tout proche des marches de la rue Monsieur-le-Prince, un garçon d'une trentaine d'années, de taille moyenne, le dos voûté presque comme un bossu, un visage intéressant, vêtu, le malheureux : un pantalon ! des chaussures ! un chapeau ! je ne sais quelle jaquette ! et, passé sous son bras, un débris de parapluie. Il s'est arrêté à la devanture du charcutier qui est entre le magasin de parapluies et le restaurant *A l'Alsacienne*, à regarder l'étalage, qui n'est composé que de produits assez chers. Il s'est dirigé vers le boulanger qui se trouve au début de la rue Monsieur-le-Prince, au haut des marches. Il en est ressorti avec certainement pas plus de 100 grammes de pain. Il est revenu vers la charcuterie, a paru se renseigner auprès de la serveuse, puis s'est fait servir une tranche d'un de ces pâtés faits on ne sait avec quoi qu'on trouve un peu partout. Une tranche à peine plus grande qu'une carte de visite, et bien mince, et qui devait représenter une bien petite dépense. Il est sorti, et ouvrant le petit paquet qui la contenait s'est mis à la manger avec son pain, en continuant son chemin par le boulevard Saint-Michel, au delà du Luxembourg. Il est bien probable que c'était là tout son dîner. Je suis resté sur place à le regarder s'éloigner, réfléchissant à ce que je pourrais bien faire. Un

billet de 100 francs de plus ou de moins, qu'est-ce que c'était? C'eût été peut-être beaucoup pour lui. Mais comment l'aborder, et le lui offrir, et le faire accepter? J'allais même à imaginer, comme moyen de m'approcher de lui, de feindre de ramasser ce billet par terre : « Monsieur, vous perdez quelque chose... » et s'il s'était défendu qu'il fût à lui : « Je vous assure qu'il est tombé de votre poche. » Pendant que je réfléchissais, il avait marché. Malgré quelques pas faits jusqu'au coin de la place Médicis, je ne le voyais plus, et comme ma vue devenue si mauvaise m'interdit de marcher avec rapidité (ce qui m'aurait peut-être permis de le rattraper), mes bonnes dispositions me sont restées pour compte. Ce qui prouve qu'en pareil cas il ne faut pas réfléchir, qu'il faut agir sur-le-champ, ou se désintéresser de la rencontre.

Je me dis maintenant que, mon Dieu! on ne meurt pas d'un certain état de pauvreté. J'ai vécu ainsi pendant des années (de vingt à vingt-huit ans) : un bondon de quatre sous, du pain, un verre de café, pour mon déjeuner comme pour mon dîner, et je n'en suis pas mort. Il n'en mourra sans doute pas plus que moi.

Samedi 14 décembre. — Jeudi soir, Sacha Guitry m'a téléphoné lui-même au sujet de ma visite. Comme il me demandait de choisir mon jour, je lui ai dit de le fixer lui-même, mais, pour l'heure, de façon que je ne sois pas obligé de circuler à la nuit. Entendu, aujourd'hui à 2 heures et demie. Je suis arrivé à l'heure, exactement.

Un hôtel particulier, 18, avenue Elisée-Reclus, formant l'angle avec une autre voie dont j'ignore le nom. Pas joli d'aspect. En béton, très probablement, et sans aucun angle dans sa construction. L'aspect d'une sorte d'énorme tortue très bombée. Lucien Guitry y habitait, et sans doute c'est lui qui l'a fait construire. Sacha Guitry est venu y habiter à la mort de son père. Un rez-de-chaussée, où sont les services et le logement des domestiques, et un premier. C'est tout, il m'a bien semblé.

Sacha Guitry m'a reçu au premier, d'abord dans une grande pièce, en deux parties, il me semble, véritable musée de livres, de peintures, de sculptures, de tables couvertes elles aussi de pièces de collections, entre lesquelles d'étroits espaces pour circuler. L'escalier conduisant du rez-de-chaussée au premier étage est également orné de peintures accrochées au mur. Rien que ce passage de quelques secondes dans cette grande pièce transformée en musée, assez semblable à ces magasins du quai Voltaire (que j'aime beaucoup regarder) — et je n'ai certainement pas tout vu, on a parlé souvent d'une autre pièce consacrée à une sorte de vestiaire de détroques

provenant ou ayant appartenu à des gens célèbres, du passé ou contemporains, acteurs, artistes, écrivains — a réveillé en une minute mon antipathie pour ce genre d'habitation, et combien il me serait impossible d'y vivre, autant que dans certains cabinets de travail d'écrivains que j'ai eu l'occasion de voir et qui montrent chez leurs occupants une sorte d'étalage professionnel, le besoin d'un cadre, une pose à s'entourer d'attributs, d'ustensiles du métier, écrire se révélant vraiment là un métier. Je pense souvent, en riant de bon cœur, au jour que je déjeunai chez R... M..., en compagnie de son éditeur, et qu'il nous fit entrer dans la pièce où il écrit ses romans, où tout était si bien disposé, arrangé, placé, présenté, orné *littérairement*, et qu'embrassant le tout d'un geste du bras, il nous dit, d'un ton presque inspiré et attendri : « C'est là que je travaille. » Vive une pièce nue, et une table n'importe comment, où règne non pas le travail, la fabrication, mais seul le plaisir d'écrire pour son seul plaisir ce qui fait plaisir à écrire et qu'on écrirait aussi bien n'importe où. Pour tout dire, je ne suis pas sensible au décor et je n'en ai besoin d'aucun. La table sur laquelle j'écris est placée devant un mur. Je n'ai besoin de rien contempler, quand j'écris, que mon papier. Au risque de m'attirer le blâme ou la mésestime, ou même la commisération, — moi, je me trouve très bien comme je suis, — je rattache à ce qui précède mon manque complet d'attirance pour l'Italie, avec ses villes musées, et pour la Grèce, avec son archéologie, mon peu de goût pour les bibliothèques. J'ai peu voyagé, seulement en France, et seulement Bretagne et Normandie. Où que j'aille, je n'aime que la rue et la vie. Cela seul m'intéresse. Je ne suis pas un artiste. Je n'ai pas l'esprit, le goût artistes. Je le sais, je ne m'en cache pas, je le dis souvent. J'ai même une sorte d'antipathie pour ce mot : art, synonyme, pour moi, de fabrication, d'artificiel, d'apprêté. Ecrire est pour moi l'art unique, et le premier. Et écrire sans art, sans ornements, sans phrases harmonieuses, cadencées, avec des métaphores, des images, toute cette pouillerie de la littérature. Ecrire comme on écrit une lettre.

Je voudrais bien qu'on m'explique ce que c'est que « l'art littéraire ». Ce doit être une jolie chinoiserie. On n'avait pas, autrefois, à tout bout de champ, ce mot à la bouche. C'est bien le fait d'une époque de vulgarité, de simili et d'ignorance, que de se plaire à ce vocabulaire prétentieux.

Sacha m'a tout de suite fait passer dans une petite pièce qui fait suite à la salle musée, la salle à manger, j'en ai jugé à son mobilier, qui était la pièce chauffée. Il y avait là, assis à la table occupant le milieu de cette pièce, table chargée de bouteilles de liqueurs, un jeune homme dont le nom ne m'a pas été dit, et à une autre place, une toute jeune

femme, mince au possible, vêtue d'une de ces robes d'intérieur presque à traîne qui sont à la mode, robe de couleur cendrée. Sacha me l'a présentée : « Ma fiancée. » Ce doit bien être la cinquième ou sixième, pour finir probablement encore par un divorce. Quel budget il doit avoir de pensions de divorce, en outre de toutes les prodigalités en bijoux auxquelles il se livre au cours de la vie conjugale ! Bertellemy m'a raconté qu'Yvonne Printemps (et le procès en divorce l'a confirmé) en recevait pour plusieurs centaines de mille francs chaque année.

Sacha a vieilli, le visage empâté. Presque des bajoues, les cheveux gris. Et ce détail curieux : comme à ma visite rue Boissière, après sa mise hors de cause, pas rasé au moins depuis deux jours. Vêtu d'une robe de chambre d'hiver, confortable, où le vert, le rouge et le marron se mêlaient, avec un foulard réunissant ces trois couleurs. De très belles pantoufles ou mules, très confortables également. Au total, avec ce visage de comédien, si expressif, un beau portrait en pied à peindre, Ecole du XVIII^e siècle, La Tour, par exemple. Il m'a prodigué les remerciements pour être venu et pour le plaisir qu'il en avait. J'ai dû l'arrêter en lui disant que toute la gentillesse était de son côté, pour avoir désiré ma visite. On verra plus loin que son invitation n'était pas absolument pour le plaisir de me voir.

Il m'a fait servir, sur mon acceptation, une tasse de café par cette jeune femme, sa fiancée. Une autre chose que me disait Bertellemy : « Il lui faut le mariage. Il pourrait avoir des maîtresses, autant qu'il en veut, et les plus jolies, en changer à son gré. Non. Il faut qu'il épouse. Il est né mari. »

Je lui ai tout de suite parlé de son départ pour l'Amérique, surprenant après tout ce qu'on a encore dit ces derniers temps. Il va vraiment partir. Il a des engagements là-bas. Il a déjà son passeport. Comme je lui disais que lors de son premier projet de partir on a raconté que le Gouvernement l'avait prié de n'en rien faire : « Non, non. Personne ne m'a demandé de rester. Personne n'a le droit de m'empêcher de faire ce que je veux. »

Il m'a dit qu'il n'a pas beaucoup souffert lors de son incarcération à Fresnes. Il s'embêtait seulement beaucoup. Un jour, un individu est entré dans sa cellule, lui a mis le canon d'un revolver sur la tempe : « Tu vas mourir. » Il a répondu : « Cela se peut bien. » L'autre a remis son revolver et est parti sans plus. Ce qu'il a retrouvé à sa mise en liberté lui a été autrement pénible. Il y a pris une dose de mépris ! Il me parle d'amis, le rencontrant, lui disant : « On n'ose plus prononcer votre nom... » Le fait est que le propos révèle une belle lâcheté.

Je lui demande ce qu'il pense de ce qu'on a dit qu'il a beaucoup d'ennemis... « Des ennemis, non! Des envieux. Comprenez! Pendant trente ans, j'ai tenu la scène, succès sur succès. Jamais un échec. On ne me pardonne pas cela. » Je lui ai dit là-dessus qu'un envieux, c'est une forme de l'ennemi.

Pendant que nous parlions, Sacha et moi, ce jeune homme dont je parle plus haut, assis à ma droite, tout contre la table, ses mains presque dessous celle-ci, un papier dans l'une, un crayon de l'autre, faisait un croquis de moi, bien persuadé que je ne m'en apercevais pas.

Il m'a demandé si je vais toujours au théâtre, ce que je pense des pièces qu'on joue actuellement. Je lui ai répondu que je ne sors pas le soir, que je ne vais plus au théâtre, que les pièces actuelles ne m'intéressent pas. La nouvelle pièce de Salacrou, par exemple, dont j'ai lu des comptes rendus, une pièce sur la Résistance, qui met en scène des scènes de la Résistance. A mon avis, ce n'est plus du théâtre, c'est du fait divers. « Et le cinéma? — Je n'y vais jamais. J'ai déjeuné il y a deux jours avec Cocteau, qui m'a parlé du nouveau film qu'il vient de donner : *La Belle et la Bête*, et m'a dit que je devrais le voir, que cela me plairait. » Sacha a eu ce mot : « Cela ne vaut rien. »

J'ai fait venir la conversation sur Brandès, en demandant à Sacha : « Et Brandès? Il y a longtemps qu'elle est morte? — Il y a une vingtaine d'années. Elle avait été longtemps la maîtresse de mon père. Puis, cela s'était gâté. Ils ne s'entendaient plus très bien. Je vais vous raconter une histoire. Mon père avait toujours porté la moustache. Il l'avait même gardée pour jouer le rôle.. (j'ai oublié le nom de ce rôle, qui comportait probablement un visage entièrement rasé). Je lui disais souvent : « Tu devrais la raser. Tu serais très beau. » Il s'amusait à la relever avec les deux index, la cachant presque entière, comme ceci (il imite le geste). Je lui disais : « Je te le répète, tu serais très beau. L'air d'un empereur romain. » Enfin, à une certaine époque, nous étions à Honfleur, en vacances, il s'était décidé à la raser. Un matin, nous attendions Brandès sur la porte de la grille de la maison. Une voiture arrive. C'était Brandès. A peine descendue, nous regardant, et mettant une main au-dessus de ses yeux, comme pour mieux voir, et s'apercevant de la disparition de la moustache, d'un grand cri de répugnance et faisant une affreuse grimace (nouvelle imitation de Sacha) : « Oh! quelle horreur! » Il en résulta une scène affreuse entre eux et ce fut bientôt la rupture complète. Quand mon père mourut, elle m'écrivit pour me demander si j'avais pris des photographies de lui sur son lit de mort, qu'elle tiendrait beaucoup à en avoir

une, pour conserver ce souvenir. Je lui répondis que j'en avais fait faire et que j'en tenais volontiers une à sa disposition. Elle vint pour la prendre, et à peine l'avait-elle regardée, le même cri qu'à Honfleur et la même grimace, devant l'absence de moustache : « Oh ! encore cette horreur ! »

Je me suis retenu de lui parler de l'histoire de Jeanne Desclos, telle que me l'a racontée Bertelley, une histoire admirable.

J'ai demandé à Sacha s'il avait de ces photographies pour me les montrer. Il est allé chercher un livre, de grand format, fort épais, édition très luxueuse : « C'est un livre que j'ai écrit sur mon père. » Il y a cherché les photographies mortuaires, au nombre de deux, très belles, certes, mais que j'ai trouvées peu ressemblantes au Lucien Guitry que j'ai vu sur la scène.

Je lui ai demandé à quel âge son père est mort, et de quoi. A soixante-trois ans et du cœur. « Il s'est presque laissé mourir. Il ne tenait plus à la vie. Il avait consulté un spécialiste sur son état. Celui-ci lui avait dit qu'il devrait se ménager, qu'il pourrait continuer à jouer deux ou trois fois par semaine, mais pas plus. Jouer deux ou trois fois par semaine ! Cela faisait pitié à mon père. Il disait : « Un comédien doit jouer tous les soirs. » Il préférerait s'en aller. » Et comme nous venions de parler de Bertelley : « Bertelley a bien été aussi pour quelque chose dans sa mort. Après la représentation, à minuit et demi, il l'emmenait souper dans des restaurants... (Bertelley lui-même me l'a raconté : du côté de la place de la République). Un soir, il lui fit manger cent escargots. Vous vous représentez cela : cent escargots, à l'âge qu'il avait ! au moment d'aller se coucher ! malade comme il était déjà !

« La mort de mon frère l'avait aussi beaucoup frappé. Il l'aimait beaucoup. Mon frère était un être bizarre, vivant comme personne ne vit, se levant à 8 heures du soir, passant ses nuits à boire, à jouer, un être un peu en dehors de la société, un peu équivoque, si vous voulez. Mon père l'aimait beaucoup. Sa mort avait été pour lui un coup très dur. »

Ce qu'il me dit aussi, à son propre sujet, sur son père : « J'ai été fâché avec lui pendant treize ans. Nous ne nous voyions plus. Puis nous nous sommes raccommodés. »

Le nom de Bertelley étant venu dans la conversation, j'ai parlé de lui. Sacha m'a dit qu'il l'avait d'abord connu comme bookmaker. Il s'était intéressé à lui, le trouvant intelligent. Il lui avait prêté *Le Voleur*, de Georges Darien. Bertelley avait été emballé. Il se mit à acheter des livres, de plus en plus intéressé par la littérature, achetant des livres rares,

des éditions originales, des manuscrits. Sacha dit : « Il avait beaucoup de goût. » Il se mit à s'intéresser à la peinture, achetant des tableaux, pour le plaisir de les voir chez lui, là aussi montrant un goût excellent. (J'ai dû raconter ailleurs, dans ce *Journal*, l'histoire du Renoir, qu'il avait acheté trois cents francs, et qu'il avait accroché dans sa salle à manger, de façon qu'il l'ait devant les yeux quand il était à table. Les Bernheim, informés de ce tableau en sa possession, arrivèrent un jour chez lui, lui offrant de le lui acheter. Trois cent mille francs. Réponse de Bertelley : « Voulez-vous me foutre le camp d'ici. Je me fous de vos trois cent mille francs. Ils ne valent pas le plaisir que j'ai à regarder ce tableau quand je suis à table. » Rien que ce trait peint assez les côtés charmants, délicats à sa façon, désintéressés, qu'il avait sous ses aspects un peu vulgaires et son langage grossier.)

Je rappelle à Sacha quelle petite vanité gardait Bertelley de lui avoir servi de modèle pour le héros de sa pièce : *Un beau mariage*. Il me dit : « Oui, oui, cela l'amusait beaucoup. Il avait prêté son pardessus, son chapeau, sa canne, pour le rôle. »

Sacha me raconte — il me l'a déjà raconté lors de ma visite rue Boissière, je crois bien que je ne l'ai pas noté — que Bertelley admirait beaucoup *Le Misanthrope* et se faisait fort de jouer Alceste mieux qu'aucun autre. « Pour m'amuser je lui donnais les répliques :

— *Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous?*

— *Laissez-moi, je vous prie.*

— *Mais encor, dites-moi quelle bizarrerie...*

— *Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.*

— *Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.*

— *Moi, je veux me fâcher, je ne veux rien entendre.*

— *Dans vos brusques chagrins, je ne puis vous comprendre, Et, quoique amis, enfin, je suis tout des premiers...*

— *Moi, votre ami?... »*

Là, Bertelley se tapait du plat de la main droite sur la cuisse pour l'appliquer aussitôt, en la retournant, à la place de sa braguette (ce qu'on appelle, je crois, je n'en suis pas du tout sûr : tailler une basane).

A l'école communale, à Courbevoie, j'ai vu souvent des garçons avoir ce geste, l'accompagnant de ces mots : « Tiens! et mon nœud... », ce qui avait le sens d'un refus : « Tu ne m'as pas regardé. »

J'ai dit à Sacha : « Je n'aime pas beaucoup ces façons-là. » Il m'a répondu : « Moi non plus. »

Il faut que j'arrive à ce que je pense être le vrai motif de l'invitation de Sacha à lui faire cette visite. Il m'a demandé

si je travaille, si je n'ai pas quelque chose de prêt, qui pourrait faire un livre. Un de ses amis qui est éditeur, qui va lui éditer un livre, serait très heureux d'en publier un de moi, et lui-même, Sacha, serait très heureux si cela pouvait se faire. J'ai répondu que je n'ai rien. Que j'ai pris une horreur complète des ouvrages de luxe. Que jamais je ne consentirai plus à un seul. Que la nouvelle direction du Mercure m'a fait un tel accueil que je n'ai pas à aller chez aucun autre éditeur. Que, surtout, c'est la vérité, je n'ai rien, absolument rien. « Vous pourriez écrire quelque chose », m'a dit Sacha. Je lui ai répondu que je ne sais pas écrire comme cela, n'importe quoi, pour faire un livre.

Enfin, j'ai jugé qu'il convenait de partir, après plus d'une heure de présence. J'ai souhaité à Sacha et à sa fiancée un bon voyage. Sacha m'a accompagné. Je me suis arrêté dans le musée, à regarder un peu. Un buste de Clemenceau, par Rodin, très ressemblant, ce qui est rare pour les bustes par Rodin, témoin celui de Becque, Sacha tout à fait de mon avis. Une belle peinture, portrait du noir Zamore, je crois que c'est bien le nom, qui dénonça la Dubarry et amena son exécution. Un portrait de Lucien Guitry, je crois, par Vuillard. Je n'ai pas osé regarder davantage. En descendant l'escalier, un portrait d'Yvonne Printemps, par Vuillard. Sacha m'a accompagné jusqu'à la porte de la rue, et là, revenant à sa proposition d'édition par cet ami, qui en serait si heureux, et sur un point qu'il n'avait probablement pas voulu dire en présence du jeune homme de la salle à manger. « Si vous vous décidiez, je peux vous dire que mon ami vous verserait immédiatement une avance de 100.000 francs. » Je n'ai pu que lui répéter que je n'ai absolument rien à donner.

Comme je l'ai dit, l'hôtel de Sacha Guitry fait l'angle en vraie pointe de l'avenue Elisée-Reclus avec une autre voie dont j'ignore le nom. En examinant de quel côté je devais me diriger pour trouver un autobus pouvant me mener aux environs de la rue de Seine, je me trouvai, à cet angle, devant une sorte de petite colonne élevée tout contre la grille d'une sorte de petit jardin dépendant de l'hôtel et portant un buste de Lucien Guitry, avec cette inscription : *A Lucien Guitry* (je n'ai pas pu voir ce qui suit, si quelque chose suit). Il serait curieux de savoir si ce monument a été élevé là par des amis et admirateurs, ou par Sacha lui-même. Il en est bien capable.